

GIRARD, Camil, *Culture et dynamique interculturelle. Trois femmes et trois hommes témoignent de leur vie* (Chicoutimi, Éditions JCL, 1997), 431 p.

Martine Tremblay

Volume 52, Number 2, Fall 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/005620ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/005620ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Tremblay, M. (1998). Review of [GIRARD, Camil, *Culture et dynamique interculturelle. Trois femmes et trois hommes témoignent de leur vie* (Chicoutimi, Éditions JCL, 1997), 431 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 52(2), 262–265. <https://doi.org/10.7202/005620ar>

## COMPTES RENDUS

GIRARD, Camil, *Culture et dynamique interculturelle. Trois femmes et trois hommes témoignent de leur vie* (Chicoutimi, Éditions JCL, 1997), 431 p.

Camil Girard nous propose ici une analyse de la dynamique interculturelle à partir de récits de vie de six Québécois, trois hommes et trois femmes, représentant les cultures amérindienne, francophone et anglophone. Les témoignages ont été sélectionnés à partir d'entrevues effectuées dans la région du Saguenay-Lac-Saint-Jean dans le cadre de l'enquête de la Commission royale sur les peuples autochtones.

Dans les deux premiers chapitres de son ouvrage qui en compte dix, Camil Girard pose les cadres historiques, puis théoriques et méthodologiques de l'enquête. Les trois chapitres suivants présentent les récits de vie des hommes et l'analyse de leur discours. Au chapitre six, l'auteur reprend ses analyses en les confrontant à la problématique de l'interculture. Trois autres chapitres sont consacrés aux récits des femmes avec l'analyse de leur discours, suivis du dernier chapitre où l'auteur synthétise les éléments qu'il retient de ces témoignages. En conclusion générale, l'auteur établit brièvement quelques données historiques et démographiques sur les Montagnais/Innu et formule ses recommandations favorisant la préservation de leur culture.

Deux Amérindiens, Harry Kurtness et Anne-Marie Siméon, représentent la culture des Montagnais de la réserve de Pointe-Bleue/Mashteuiatsh. Le récit de Harry Kurtness est centré sur sa famille et sa participation à la vie politique de la réserve. Tout comme son père et son grand-père, il a été chef du Conseil de bande de Mashteuiatsh. Sa vie familiale et publique est marquée par la recherche d'un équilibre entre l'intégration à la société québécoise et la transmission des coutumes montagnaises. Encore plus intéressant est le témoignage d'Anne-Marie Siméon, révélant des traits méconnus de la culture montagnaise. Née du mariage d'une francophone et d'un Amérindien de Pointe-Bleue, elle a passé sa vie à chasser avec sa famille. Elle témoigne également de la vie à la réserve pour une femme, ce qui ajoute une dimension tout à fait différente de la réalité masculine dévoilée par Harry Kurtness.

La culture de la minorité anglophone du Saguenay-Lac-Saint-Jean est caractérisée par les récits de Marc Brubacher et d'Ivy Bradbury. Fils d'un chimiste allemand, Marc Brubacher a beaucoup voyagé et a occupé des postes d'ingénieur chimiste dans plusieurs entreprises d'importance, terminant sa carrière à la compagnie Alcan d'Arvida. Son récit révèle une difficile intégration à la majorité francophone, même s'il aime la région du Saguenay. Le témoignage

[1]

d'Ivy Bradbury dénote une marginalité mieux assumée et malgré cela une forte intégration à sa communauté. Dès son entrée dans l'âge adulte, elle rompt avec son passé et ses parents, des Britanniques émigrés dans l'Ouest du Canada, en se convertissant au catholicisme et en choisissant d'exercer sa profession au Japon. Sa vie mouvementée l'amène au Saguenay; elle y épouse un commerçant de Kénogami et s'intègre assez facilement à l'élite locale et régionale.

Les récits de vie choisis pour illustrer la culture des ruraux francophones sont moins inattendus. Celui de Jules Gauthier révèle les préoccupations politiques et le mode de vie au sein de l'élite d'une petite communauté. Peu scolarisé, il a appris son métier avec les employés de son père, avant de prendre lui-même les commandes du moulin à scie de la famille. Descendant des fondateurs de Laterrière et employeur respecté, il a assisté au déclin de son entreprise familiale. Pour sa part, Yvette Maltais-Jean raconte la vie des femmes vivant de la terre avant la modernisation de l'agriculture. Sa vie est entièrement consacrée à sa nombreuse famille et centrée sur l'entraide entre voisins.

Les témoignages présentés par Camil Girard offrent un grand intérêt pour la recherche sur les relations intergénérationnelles, les rites familiaux, la sociabilité et les relations de pouvoir dans de petites communautés. Cette approche, qui s'inscrit dans le courant de la *micro storia*, est encore neuve au Québec. La publication de ces récits de vie pose toutefois des problèmes de différents ordres qui peuvent être résumés sous la forme de trois questions: quel est l'objectif de l'auteur? Comment les concepts de culture et de dynamique interculturelle favorisent-ils la mise en relation des témoignages? Quels sont les critères qui fondent le choix des témoins?

La première question est fondamentale et détermine la suite des événements. Il n'y a pas d'introduction générale de l'ouvrage ni d'avant-propos qui permettraient de savoir premièrement, si ces récits de vie sont les seuls à avoir été présentés à la Commission d'enquête ou s'il existe d'autres documents plus complets; deuxièmement, ce que visait l'auteur en publiant ces six témoignages. Il faut attendre le deuxième chapitre pour apprendre que l'auteur veut redonner la parole aux «nations autochtones, aux femmes, aux travailleurs d'usines ou aux habitants des petites communautés marginales [...] à l'immigrant, qui cherche à s'adapter à sa nouvelle société d'accueil» (p. 41). Cependant, Camil Girard présente un peu plus loin une tout autre perspective. Rappelant l'ancienneté du peuplement amérindien, il déplore la marche de la civilisation occidentale et professe sa foi dans la longue durée «où les cultures contribuent au devenir des êtres humains» (p. 49). D'une part, les Amérindiens forment un groupe de pression à l'intérieur de la culture occidentale et l'auteur se donne la tâche de leur redonner la parole; d'autre part, ils sont à l'extérieur de cette même culture et l'objectif de sa recherche est de préserver leur culture qui est Autre.

Cette ambiguïté n'est pas levée lorsque Camil Girard poursuit l'explication de sa problématique au chapitre six. Les autochtones, comme les ruraux, les villageois et les immigrants, ont vécu des mutations profondes entraînant la margi-

nalisation de leur culture (p. 219). L'enquête doit donc favoriser «une redécouverte de l'importance du monde rural, des communautés autochtones et des groupes ethniques dans le devenir du Québec et du Canada contemporains» (p. 221). Encore une fois, les Amérindiens sont des acteurs marginaux comme les ruraux, regrettant l'entreprise familiale ou la solidarité de voisinage, et comme les néo-Québécois, déplorant la désertion des anglophones ou l'affirmation nationale du Québec. Mais ici, l'auteur ajoute que les communautés autochtones sont différentes: ce ne sont pas des sociétés en transition mais acculturées (p. 221). En introduisant le concept d'acculturation pour caractériser la situation particulière des Montagnais/Innu, Camil Girard fait jouer la culture sur plusieurs registres à la fois. Dans ce contexte, comment définir la dynamique interculturelle?

La signification de ce concept est embrouillée si elle recouvre en même temps l'acculturation des peuples autochtones et les résistances de certains groupes face aux transformations de la société occidentale. Sa portée est encore amoindrie lorsqu'on veut y faire entrer l'adaptation des immigrants à la société d'accueil. La dynamique interculturelle suppose des relations de réciprocité entre cultures différentes et non une intégration différenciée de certains groupes à l'intérieur d'une même culture. On peut très bien parler de cultures à propos de l'ensemble des pratiques des groupes de jeunes, de femmes ou de travailleurs. Mais on ne peut, du même souffle, placer ces cultures dans une relation dynamique où il y aurait réciprocité avec la culture occidentale, puisqu'elles émergent de son sein et sont portées par cette dernière.

La volonté de redonner la parole à des acteurs marginaux est bien servie par le choix des témoins, abstraction faite de l'élasticité des concepts de culture et de dynamique interculturelle. Toutefois, on se demande pourquoi ces témoignages ont été retenus parmi tous les récits de vie recueillis dans les trois communautés étudiées (p. 57-60). Ces témoins choisis, dont les récits «forment la quintessence de la recherche présentée à la Commission royale sur les peuples autochtones» (couverture), sont-ils exceptionnels ou, au contraire, sont-ils représentatifs? Les critères qui ont présidé au triage des entrevues ne sont pas exposés dans cet ouvrage. Il apparaît au fil de la lecture que ces personnes, en dépit de leur position marginale sur le plan culturel, se démarquent parce qu'elles ont occupé des fonctions publiques dans leurs communautés ou sont issues de familles aisées et respectées dans leurs milieux.

Malgré l'intérêt de toutes les questions soulevées par l'auteur, l'acculturation vécue par les Amérindiens méritait un meilleur traitement. C'est en lisant la description faite par Harry Kurtness de la vie politique sur la réserve, et plus encore en découvrant le mode de vie des chasseurs raconté par Anne-Marie Siméon, que l'on mesure l'incompatibilité entre l'épanouissement de cette culture et la manière occidentale de concevoir l'exploitation du territoire. C'est à partir de ces témoignages que l'on peut prendre le pouls d'une culture bafouée, comprendre les valeurs méconnues et évaluer l'impact de la négation d'un mode de vie, con-

séquence directe des politiques de développement. En prenant connaissance d'autres récits de vie de différents acteurs de la même communauté, nous aurions pu voir toutes les voies possibles d'une dynamique interculturelle, de même que les tentatives qui, jusqu'ici, ont échoué.

*Centre interuniversitaire en études québécoises  
Université du Québec à Trois-Rivières*

MARTINE TREMBLAY